

ACCOMPAGNER : QUELLES LIMITES ?

Mireille Cifali

Ai-je une légitimité pour parler d'accompagnement alors que j'utilise très peu ce terme pour qualifier ce que je fais ? Et pourtant, je suis professionnellement là, par exemple, pour permettre à des étudiants de réaliser leur mémoire à la fin de leur parcours universitaire. Chaque mois et parfois pendant quelques années, je suis encore là, avec des groupes de professionnels pour élaborer ensemble leur quotidien personnel et institutionnel. J'utilise plutôt le mot de « présence » et de « travail ». En revanche, j'accompagne un enfant à sa leçon de piano, ma mère dans un voyage difficile ... Et l'image qui m'émeut est celle d'un homme ou d'une femme tenant un enfant par la main, et affrontant avec lui parfois une épreuve insoutenable, parfois un événement de joie. Il n'y a pas toujours besoin de mots, juste du silence et de la confiance.

A l'abri

« Alors, tu m'accompagnes ? », ces mots scellent une relation qui s'instaure entre deux personnes, l'une a un projet et l'autre la rejoint, rendant par là-même ce projet plus aisément réalisable. Il y a cependant une notable différence entre un « allons-nous ensemble ... » et cet accompagnement. Dans la première formulation, le projet est commun; dans la deuxième, l'un est moteur et l'autre vient de surcroît. Et puis « est-ce toi qui me le demande ou moi qui te le propose ? » « Je t'accompagne » signifie que « j'offre ma compétence pour un passage de vie ». Nous accompagnons ainsi la peine, le mourir, partout où existe un risque à demeurer dans la solitude.

Accompagner, c'est donc au minimum « aller avec ». Nous sommes dans l'effcience d'une intersubjectivité. Celui qui accompagne occupe une position particulière, où les problèmes de l'altérité se présentent aigus, exigeants et incontournable. Chaque fois que quelqu'un est confronté à une expérience, un projet qui exige pour aboutir son engagement à nul autre substituable, un accompagnement peut être une posture adéquate.

Le terme est flatteur, il semble mettre un professionnel à l'abri d'une violence inscrite habituellement dans la rencontre, et propulser des qualités comme l'altruisme, le respect, la bienveillance. On donne importance à l'autre, pas à soi; on soutient, on n'impose pas; on fait oeuvre de générosité, on n'est pas dans une autorité répressive; on donne priorité aux capacités et projets d'un autre, on ne détermine pas seulement de l'extérieur; on ne l'abandonne pas, on entre en complicité de présence ... Ici, un autre est reconnu capable de projet, d'initiative, et non pas victime potentielle en perpétuelle demande de réparation. Cela exige qu'on le croie vraiment animé de forces de vie, susceptible de traverser les difficultés présentes et que l'accompagnement soit conçu comme un « moment » qui lui permette ensuite de trouver seul ses ressources et les solidarités toujours nécessaires pour ne pas tourner en rond.

L'envers de l'endroit

Nous touchons le noeud de nos rapports actuels et de notre tentative de nous sortir d'un rapport d'autoritarisme et d'imposition qui tient un plus faible pour ignorant, qui ne s'adresse à lui que comme objet manipulable, exige de l'obéissance. Il s'agit effectivement d'une louable tentative qui renvoie chacun à une réflexion sur sa place, celle de l'autre, sur ce que chacun peut apporter.

La mariée n'est-elle cependant pas trop belle ? Nous savons qu'aucun geste n'est à l'abri du négatif, de la destruction et de la perversion. Que même l'amour peut contenir de la haine et viser la destruction. Alors l'accompagnement ? Belle posture certes mais où commencent dérives et pièges ? Peut-être justement dans le fait qu'on veut éviter l'affrontement, l'imposition, l'insistance, l'influence, et surtout la violence; dans le fait qu'on tente d'annuler

les hiérarchies du savoir en délayant la relation d'autorité, et qu'on développe un respect de l'autre et de son projet pouvant aboutir à une paralysie, si on le laisse tel qu'il est, sans oser le bousculer pour qu'il sorte de là où il s'est peut-être enfermé.

Je crains en effet que ce terme ne vienne limer l'aspérité de toute rencontre; qu'il néglige la nécessité d'avancer aussi par la confrontation; minimise le bienfait de notre dépendance occasionnelle vis-à-vis de quelqu'un qui met son savoir à notre disposition sans en abuser mais sans non plus le nier; qui exige le renoncement à nos convictions, l'effacement de notre place et donc d'un débat. Mais si nous évitons ces pièges, alors oui, le terme « accompagnement » peut être intéressant à filer.

Qualité et propriété

Quelle que soit la difficulté ou l'épreuve, l'accompagnant a le devoir de s'y repérer; il lui faut être dedans, mais aussi dehors; s'engager, sans s'y perdre : travail psychique afin de maintenir une bonne distance, une juste mesure. Certaines qualités d'être et de savoir sont alors importantes : fiabilité, authenticité, sincérité, discernement, fidélité, capacité de sortir de soi, intelligence de l'instant. Dès lors acquiert-on cette capacité d'accompagner, et comment nous vient-elle ? Faut-il être allé soi-même très loin dans la quête du savoir, dans le repérage de vie, dans l'expérience professionnelle ? L'accompagnement convoque sans nul doute une sagesse et une éthique singulières, un rapport spécifique au savoir et une mobilisation particulière de la théorie : engagement réflexif sur l'usage des savoirs, sensibilité à ce que signifie aujourd'hui l'intervention dans le quotidien d'un savoir scientifique.

Reste, comme instant de lucidité, à repérer qui à la fin s'appropriera l'expérience ainsi menée. Est-ce, par exemple, celui qui accompagne qui écrira, transmettra l'expérience ainsi suivie ? Est-ce celui qui l'a menée, même accompagné ? Est-ce un « nous » qui en sera l'auteur ? Qui signe le texte donne la tonalité de cette relation où l'on avait tant espéré que l'habituel rapport de pouvoir s'estompe. Et il se pourrait bien qu'on n'arrive pas toujours à bousculer le clivage entre ceux qui écrivent et ceux qui n'écrivent pas alors qu'ils l'auraient pu ...

Valeur à préserver

Ce mot - accompagnement - est, comme tous les beaux mots, à préserver. Si nous souhaitons sauvegarder l'esthétique et l'éthique de ce geste, alors nous avons intérêt à être attentifs et à débusquer les actes qui, en son nom, font le contraire de ce qu'ils nomment. On appelle cela manipulation, illusion ou même perversité. Il importe que nous défendions cette valeur et qualité humaine - comme celles aussi de bonté, bienveillance, amour, respect ... - pour qu'elles restent effectives dans notre rapport à l'autre, mais méfions-nous d'une rhétorique vide et mensongère, d'autant plus coupable qu'elle donne à croire en la dignité d'un homme et de son rapport d'altérité.

Pour autant, s'agit-il de faire de l'accompagnement une technique, et même un concept ? Je préfère garder ce mot, ainsi que celui de « rencontre », comme nodaux, au coeur même de nos actes professionnels, sans les codifier rationnellement, les estampiller du terme de méthode ou de technique. Ils échappent ainsi à la seule rationalité et laissent place légitime à la poétique des rapports humains faits d'engagement et de constante réflexion sur l'incertitude de nos savoirs et affects.